

MÉMOIRES ET DOCUMENTS

TALLEYRAND ET SON ENTOURAGE

A LA SUITE DE LA GRANDE ARMÉE (1806-1807)

SOUVENIRS D'UN DANOIS AU SERVICE DE LA FRANCE,
TRADUITS PAR E.-G. LEDOS.

[Deuxième et dernière partie.]

Parmi les personnages remarquables qui, à l'époque, fréquentaient Varsovie et se voyaient souvent chez Talleyrand, je nommerai naturellement tout d'abord le roi actuel de Bavière, alors Kronprinz, un jeune seigneur qui n'avait pas vingt ans¹. Il avait un petit défaut naturel, affectant son organe vocal : celui de projeter, en parlant, de la salive, ce que les Français appellent *arroser la conversation*. La première fois que j'eus l'honneur de converser avec lui, je m'approchai trop près et reçus des éclaboussures en plein visage; depuis je me tins à distance respectueuse et évitai par là ce désagrément. Il dînait souvent chez le ministre et lui-même il donna quelques soirées, où j'eus l'honneur d'être invité. La bienséance me fit une obligation de m'y montrer, mais je quittais de bonne heure la société, n'ayant jamais eu de goût pour les réunions qui commencent tard le soir pour se prolonger fort avant dans la nuit.

Du prince héréditaire de Bavière au baron Hammerstein,² envoyé du duc d'Oldenbourg³, le saut est grand, mais on le peut faire sans péril de la vie et il le faut faire. Ce personnage était envoyé à Varsovie par son maître, avec une mission dont je n'ai jamais su ou dont j'ai oublié l'objet.

1. Louis I^{er}, 25 août 1786-29 février 1808. Il succéda à son père Maximilien I^{er} Joseph le 23 octobre 1825 et abdiqua le 22 mars 1848.

2. Hammerstein (Hans Detlef, baron von), 18 mars 1768-29 juillet 1826. Ce personnage eut une carrière assez agitée. Il quitta la magistrature hanovrienne pour passer au service du Danemark, puis devint ministre du duc d'Oldenbourg, avec lequel il rompit en 1812 pour passer au service de la Grande-Bretagne qui l'envoya en mission auprès de Bernadotte. Il rentra plus tard au service du Hanovre et se suicida à la suite de pertes d'argent, causées en partie au moins par sa passion pour le jeu.

3. A cette époque, le duc en titre était le prince Guillaume, mais sa faiblesse d'esprit avait fait mettre les rênes du gouvernement aux mains de son cousin Pierre, 12 janvier 1755-21 mai 1829, qui lui succéda en 1823 et laissa la réputation d'un bon prince.

A peine arrivé, il se présenta chez le ministre Talleyrand et il fut invité à table le jour même. L'horloge sonna six heures — c'était l'heure habituelle du repas — que le baron n'était pas encore arrivé. L'on se mit à table et peu après vint le dernier invité auquel le ministre avait réservé une place d'honneur à sa droite. Est-ce hasard? Est-ce parce qu'il avait appris qui et de quel pays j'étais et qu'il me considérait par suite comme un demi-compatriote, à qui l'on pouvait s'ouvrir en confiance? Toujours est-il qu'après dîner, dans un des salons, il m'exprima son étonnement qu'on se fût mis à table avant que tous les hôtes fussent réunis. J'eus peine à ne point sourire devant cet amour-propre enfantin qui le faisait se regarder comme le personnage le plus important d'une société, dans laquelle cinq ou six personnes cependant étaient d'un rang plus haut que lui; et j'estimais qu'il lui eût été plus sage de se taire, quitte à penser de l'incident ce qui lui pouvait plaire; mais je l'informai que c'était l'ordre adopté en voyage et que l'on n'attendait jamais personne, qui que ce pût être, une fois six heures sonnées. Voilà la faiblesse de tous les petits grands hommes; ils s'enflent pour s'approcher autant que possible de la compagnie des plus puissants, et ils doivent s'estimer heureux quand leurs efforts n'aboutissent pas à les humilier.

Je vis un autre exemple de cette faiblesse dans le comte Wintzingerode¹, que quelques calembouristes français appelaient : *Monsieur de vingt-cinq gros*. C'était un colosse bien proportionné et portant encore beau malgré ses soixante ans, mais qui avait aussi l'illusion de se croire l'un des personnages les plus importants de Varsovie, bien qu'il ne fût que l'envoyé d'un des rois les moins importants de l'Europe, le roi de Wurtemberg². Le ministre Talleyrand disait de lui fort plaisamment : *C'est un géant qui se promène dans un entresol*; et ce mot peint l'homme bien exactement. Il était ministre des Affaires étrangères à Stuttgart; et étant le seul de cette classe qui se trouvât à Varsovie, si l'on excepte Talleyrand, il se gonflait pour se mettre, si possible, sur le même pied que ce dernier. Il donnait lui aussi des dîners de temps à autre, mais le local réduit qu'il habitait et plus encore peut-être les finances limitées de son maître ne lui permettaient pas de se dresser aussi haut sans doute qu'il l'eût souhaité. Un jour après le dîner chez Talleyrand, j'étais à converser avec lui et par un trait de malice en même temps que pour voir l'effet que cela produirait sur son visage, je lui donnai une fois du

1. Wintzingerode (Georg Ernst Levin, comte), 27 novembre 1752-24 octobre 1834. Il ne faut le confondre ni avec son fils, plus célèbre que lui, Heinrich Carl Friedrich Levin, 10 octobre 1778-15 septembre 1856, qui fut aussi ministre des Affaires étrangères de Wurtemberg, après 1819; ni avec son contemporain homonyme le général russe Ferdinand Carl Friedrich Wilhelm Wintzingerode, 1770-1817.

2. Frédéric I^{er} Guillaume-Charles, roi de Wurtemberg, 6 novembre 1754-30 octobre 1816. Comme on le sait, c'est la paix de Presbourg du 26 décembre 1805 qui lui accorda le titre de roi.

Talleyrand et son entourage (1806-1807).

Monseigneur. Je n'observai aucun changement dans ses traits ; mais un quart d'heure plus tard, il revint à moi et m'invita à dîner pour le lendemain. J'acceptai l'invitation et y allai. La société se composait de huit à dix personnes, toutes de ma connaissance. Je remarquai qu'à table, devant son assiette, il y avait une boîte en argent doré qu'il ouvrit avec une clef pendue à sa chaîne de montre et d'où il tira une cuiller et une fourchette en argent doré pour son propre usage, tandis que nous autres, ses hôtes, avions simplement des cuillers et des fourchettes en argent ordinaire. Voilà un raffinement que Talleyrand ne connaissait pas. Le repas d'ailleurs était bon et irréprochable, sans prodigalité, tout comme chez Talleyrand. Le dîner terminé, je pris mon chapeau et rentrai. Au salon je trouvai les hôtes du ministre en grande conversation comme à l'ordinaire. Peu après, dans une des salles, comme je me trouvais à proximité de Talleyrand, il me demanda où j'avais dîné, puisqu'il ne m'avait pas vu à sa table : « Chez le comte Wintzingerode », lui répondis-je. « Je l'avais deviné, dit Talleyrand en riant, c'était bien le moins qu'il pût faire pour le titre de Monseigneur que vous lui donâtes hier soir ». Je ne me doutais pas que le ministre eût été assez près de moi pour entendre ce mot de notre conversation, d'ailleurs insignifiante.

Pendant la guerre, le gouvernement autrichien avait établi un cordon d'observation sur les frontières de Galicie ou territoire de Cracovie. Ce cordon était commandé par le général comte Neipperg¹, mort dernièrement à Parme. Comme les dites frontières n'étaient qu'à quelques lieues de Varsovie, le général y vint une ou deux fois en visite et dîna chez Talleyrand. Le général Neipperg était un beau et grand jeune homme, d'aspect tout à fait séduisant. Il avait perdu l'œil droit à la guerre et il dissimulait ce défaut sous un bandeau noir lié autour de la tête. Ce bandage lui seyait à merveille. Il amena une fois sa femme avec lui². Il faut croire que cette dame, sans doute mieux douée du côté du cœur et de l'esprit que des dons extérieurs, mourut³ avant que son mari entrât dans les relations intimes que l'on sait avec une haute et fameuse princesse⁴ qui, dans son veuvage forcé, sentit probablement le besoin de la consolation que le général pouvait lui donner.

Il y eut aussi quelque temps à Varsovie un autre général autrichien, le général Vincent⁵. Il n'y avait rien de particulièrement remarquable

1. Neipperg (Adam-Albert, comte von), 8 avril 1775-22 février 1829. C'est de janvier 1806 à octobre 1808 qu'il commanda ce cordon.

2. Il semble qu'il y ait ici confusion dans les souvenirs de Heiberg. C'est dans sa mission à Stockholm en 1810 que Neipperg épousa Thérèse Walpurgis von Thurn-Valsassina, comtesse Pola, épouse séparée d'un certain Remondini.

3. Elle mourut le 23 avril 1815.

4. Marie-Louise, qu'il épousamorganatiquement en 1821.

5. Vincent (Charles, baron de), 1757-7 octobre 1834. Ministre plénipotentiaire

dans son extérieur. Un uniforme très simple de drap gris, sans la moindre broderie, si je ne me trompe, des cheveux noirs aplatis sur la tête, terminés par une longue queue raide et pendante dans le dos lui donnaient l'air d'un simple bourgeois. Mais c'était un homme sensé et un fin observateur, comme j'eus l'occasion de le remarquer. Il a été par la suite pendant quelques années ambassadeur autrichien à la cour de France. S'il a changé en cette qualité son costume et son extérieur, je l'ignore, ne me souvenant pas de l'avoir vu à Paris.

Il arriva un jour que le général bavarois depuis prince Wrede¹ vint à Varsovie et dîna chez le ministre. Je ne songeais à rien de particulier, quand le duc de Dalberg, dont un hasard faisait souvent mon voisin de table, me dit d'observer les deux généraux, assis à côté l'un de l'autre. Je constatai avec surprise que le général Vincent s'était assis sur sa chaise de manière, sinon à tourner complètement le dos à Wrede, à prendre du moins une attitude assez analogue, qu'ils n'échangeaient pas une parole et qu'ils conversaient exclusivement l'un et l'autre avec leur plus proche voisin de l'autre côté. Je priai le duc de Dalberg de m'expliquer les raisons de cette conduite singulière, et voici à quoi aboutit ce qu'il me raconta. Le général Wrede avait, quelque temps auparavant, commandé les troupes auxiliaires bavaroises en Silésie, où elles s'étaient livrées à des pillages et à des dévastations abominables. Le comte Duben², chargé d'affaires à Vienne, avait raconté ces turpitudes dans une dépêche adressée à la cour de Suède, dépêche qui fut interceptée je ne sais comment et, si je ne me trompe, livrée à l'impression. Wrede considéra ce rapport comme une insulte impardonnable à toute l'armée bavaroise; il envoya un cartel au comte Duben, qui l'accepta, sous réserve de fixer la date, ne pouvant quitter son poste pour cette affaire importante sans avoir obtenu l'autorisation de sa cour. Il obtint cette autorisation et les deux adversaires se rencontrèrent à la frontière de Bohême où l'affaire se termina sans grave effusion de sang de part ni d'autre. Mais elle n'était terminée qu'entre les deux personnages susdits : Wrede avait fait de la chose une cause nationale et dans son jugement aucun militaire bavarois ne pouvait rencontrer Duben sans être obligé de se battre avec lui. Tous les hommes de bon sens, et le général Vincent avec eux, voyaient là un vrai projet d'assassinat; et c'est pourquoi ils entendaient manifester à Wrede un mépris qu'il méritait bien d'ailleurs.

Une autre fois il se trouva que, pendant que nous étions à table,

accrédité en 1815 auprès de Louis XVIII, élevé en 1821 au rang d'ambassadeur auprès de la cour de France, et retraité en 1825.

1. Wrede (prince Carl Philipp von), 29 avril 1767-12 décembre 1838. C'est après la campagne de France de 1814 qu'il fut élevé au rang de prince.

2. Düben (Gustaf, comte von), capitaine au régiment de Calmar, exerça de 1807 à 1810 les fonctions de chargé d'affaires de la cour de Suède à Vienne.

Talleyrand et son entourage (1806-1807).

survint un général français — je crois que c'était Narbonne¹ — venu du quartier général comme courrier pour porter à Talleyrand un rapport verbal. Le ministre se leva et se mit derrière sa chaise pour converser confidentiellement avec le général. Le général Vincent mit son coude sur la table, appuya sa tête sur sa main et observa curieusement Talleyrand. Celui-ci rougit, sur quoi Vincent fit un mouvement de tête qui disait nettement : il y a anguille sous roche et il se remit à manger. Le général français prit alors place à table et tout rentra dans l'ordre. C'est la seule fois que j'ai vu Talleyrand rougir ou changer d'expression. On sait qu'il est connu pour avoir une *physionomie immobile*. Le général lui avait apporté des informations sur une bataille peu heureuse. Il s'agissait, je crois, de Pultusk² ou d'Eylau³.

Un jour, avant dîner, comme dans le salon je m'étais par hasard rapproché du ministre, il se tourna vers moi et me dit en souriant : « N'avez-vous pas de l'appétit aujourd'hui? — Au contraire, répondis-je, je me sens dans d'excellentes dispositions pour manger. — Vous allez les perdre », ajouta-t-il et deux minutes plus tard on se mit à table. Je vis une chaise vide près de celle du ministre et ne me préoccupai pas de savoir à qui elle était destinée. Enfin le personnage vint et prit sa place. C'était le général Savary⁴, depuis connu sous le nom de duc de Rovigo, chef de la section la moins estimée et la moins estimable de l'armée française, des chasseurs de voleurs ou, pour employer un terme plus convenable, de la police militaire, qu'on appelle les *gendarmes*. A peine le général s'était-il assis que le ministre en souriant jeta les yeux sur le bout de la table où j'étais assis, me regarda et me fit un signe de tête. J'eus alors l'explication de l'affaire. Quelques jours auparavant j'avais dit à mon voisin de table, le duc de Dalberg, que de voir à table le général Savary, cela me coupait l'appétit. Il avait raconté cette confidence au ministre, sans d'ailleurs songer à me nuire, ce qui d'ailleurs ne fut pas le cas. Pour expliquer au lecteur mon aversion vis-à-vis de Savary, je lui demanderai d'excuser une petite digression qui m'oblige à revenir en arrière.

Cette répulsion avait pris son origine dans l'abominable meurtre du duc d'Enghien⁵; car on ne saurait donner un autre nom à cette exécution. Je sais bien qu'on accuse Talleyrand d'avoir pris part à cette infâme affaire; je le crois innocent ou tout au plus coupable d'une participation

1. Narbonne (Louis, comte de), 24 août 1755-17 novembre 1813.

2. 26 décembre 1806.

3. 7-8 février 1807.

4. Savary (Anne-Jean-Marie-René), 26 avril 1774-2 juin 1833. C'est par lettres patentes de mai 1808 qu'il fut créé duc de Rovigo. Ses *Mémoires* ont été publiés en 1828 et réimprimés en 1900-1901 par les soins de M. Lacroix (Paris, Garnier).

5. 21 mars 1804.

passive ; mais cette croyance ne s'appuie pas sur des preuves et je dois laisser le soin de sa justification soit à lui-même, soit à quelqu'un de ses amis mieux au courant que moi de l'état réel des choses. Mais il est établi sans l'ombre d'un doute que Savary, duc de Rovigo, joua dans cette catastrophe lamentable un rôle capital. Une nuit, il rentra chez lui assez tard et vint se déshabiller dans sa chambre où sa femme était déjà au lit. « Où as-tu été, demanda-t-elle, pour rentrer si tard? — Dans une expédition importante, répondit-il, on a enfin ôté du chemin le j...f.... — Qui veux-tu dire? poursuivit-elle. — Et quel autre, répliqua-t-il, que le duc d'Enghien? — Qu'en a-t-on fait? demanda la dame. — Il a reçu trois balles, dit Savary, et le voilà à trois pieds sous terre. — Quelle horreur! » dit-elle, en se retournant sur le lit, et elle fit semblant de dormir.

Figaro dit qu'une femme tient toujours en main sa vengeance et je crois qu'il a raison. Mme Savary était une très jolie femme et un des chambellans de Napoléon, un sieur Villoutreys¹, en était amoureux fou ; mais elle était demeurée constamment fidèle à son mari. Le lendemain de la scène racontée ci-dessus, elle fit savoir à M. Villoutreys qu'elle désirait s'entretenir avec lui. Il vint ; l'objet de cette conversation est demeuré secret, d'autant plus qu'on assure qu'il n'eut pas de témoins, et l'on sait que les murailles n'ont pas de langues.

Est-ce ou non à cause de cela? Toujours est-il que Savary soupçonnait Villoutreys je ne sais de quoi et qu'il médita une vengeance qu'il put mettre à exécution un peu après, en 1808. L'armée française était en Espagne et le lecteur peut se souvenir de la honteuse et déshonorante capitulation du général Dupont² à Baylen³, où le général fut forcé de livrer à l'ennemi deux fourgons, lui appartenant en propre, tout remplis d'ornements d'églises et d'autres objets précieux pillés qui devaient être portés en France comme propriété de Dupont. Le général Marescot⁴ et M. Villoutreys, chargés d'une mission en Espagne, se trouvaient justement alors dans les environs de Baylen. Le général Dupont profita de cette circonstance pour faire signer à ces deux messieurs la capitulation, comme témoins. Quand ce document tomba sous les yeux de Napoléon, il en fut extraordinairement indigné, non pas précisément du pillage, mais du fait qu'il avait été rendu public et dans un document authentique ; et Savary, attisant sa colère, lui conseilla de faire arrêter les deux témoins ; ce qui eut lieu en effet dès leur arrivée à Bayonne. Villoutreys demeura quelques mois en prison à Vincennes. Quelles mesures furent ordonnées

1. Villoutreys (Léonard-Charles, comte de), 8 avril 1783-20 décembre 1858, écuyer de Napoléon I^{er}.

2. Dupont (général Pierre), nommé comte par Napoléon en 1808, 4 août 1765-7 mars 1840.

3. 23 juillet 1808. On sait les querelles passionnées suscitées par cette affaire.

4. Marescot (général Armand-Samuel, comte de), 1^{er} mars 1758-4 novembre 1832

Talleyrand et son entourage (1806-1807).

contre le général de Marescot, je n'en ai jamais rien su ou l'ai oublié, mais Bonaparte estimait bien trop un général de ce mérite, pour le laisser longtemps se morfondre aux arrêts¹.

On m'a dit que Savary, quand il était ministre de la Police, me fit mettre en observation par ses espions. Si le fait est exact, tout ce que je puis dire, c'est que ce serait le seul ministre ou préfet de police qui m'ait fait cet honneur.

Je reviens à Varsovie, pour poursuivre mon récit.

J'ai eu plus d'une fois occasion de nommer le duc de Dalberg². Ce personnage très estimable est un neveu du feu prince primat, dont le nom de famille était Dalberg. Il est riche en dépit d'une perte de 4 millions de francs subie récemment dans une banqueroute³. Il a épousé une dame italienne⁴, dont il n'a qu'une fille⁵. De ce que j'ai dit on concevra aisément qu'il était Allemand de naissance. Napoléon en fit un duc français. On s'est étonné qu'il ait accepté ce titre, sa famille étant la première famille baronale d'Allemagne, ce qui lui valait autrefois un privilège considérable, disparu aujourd'hui. Sous l'ancienne constitution de l'empire allemand, c'était une coutume, au couronnement de l'empereur à Francfort, au moment des distributions des faveurs impériales, qu'un héraut s'écriât à haute voix : « Y a-t-il ici un Dalberg? »⁶ S'il s'en trouvait quelqu'un de ce nom qui eût droit à un témoignage de faveur, il devait être le premier à recevoir sa part de la main de l'Empereur. L'empire allemand ayant adopté depuis quelque temps une autre constitution, il ne faut pas s'étonner qu'un Dalberg, baron allemand, ait accepté ce que lui offrait Napoléon : le titre et la dignité de duc français. Il avait été auparavant ministre de l'Électeur de Bade en France*. Il est aussi

* Depuis 1803. On l'accuse d'avoir eu une part plus ou moins active à la capture du duc d'Enghien sur territoire badois. Si cette accusation est fondée, ce que j'ignore, sa participation en tout cas n'a pu être que négative. (Note de l'auteur.)

1. Incarcéré à Paris, relégué à Tours, Marescot demeura jusqu'au bout dans la disgrâce de l'Empereur, et ce n'est qu'après sa chute qu'il recouvra ses titres et son rang.

2. Dalberg (Emmerich Joseph duc von), 30 mai 1773-27 avril 1833, fils de Wolfgang Heribert, baron de Dalberg, frère du prince primat. C'est Napoléon qui lui donna le 14 avril 1810 le titre de duc, en récompense de ses services dans la négociation de son mariage avec Marie-Louise.

3. Celle de la banque Paravey et C^o, commanditée en 1818 par Dalberg et Talleyrand, 25, rue Paradis-Poissonnière. C'est en 1828 que P.-F. Paravey mit la clef sous la porte et s'enfuit.

4. Maria Pellegrina Teresa Caterina, comtesse de Brignolesale, qu'il épousa le 27 février 1808 et qui lui apporta une grosse dot. Elle mourut le 15 décembre 1865. Talleyrand eut un rôle dans la conclusion de ce mariage.

5. Maria Luisa Pellina, morte le 4 mars 1860.

6. C'est quand l'Empereur devait instituer des chevaliers avec l'épée de Charlemagne que, par suite d'un privilège octroyé par Frédéric I^{er}, un Dalberg avait droit à être fait chevalier le premier et que le héraut demandait : *Ist kein Dalberg da?* Sur ce point, l'on peut consulter, entre autres, l'Encyclopédie de Ersch et Gruber aux articles *Dalberg* et *Krönung*.

membre de la Chambre des pairs ; mais actuellement il vit à Munich pour remédier quelque peu par l'économie à la perte considérable sus-mentionnée qui a dû lui causer un gros chagrin, si, comme le dit la renommée, sans être précisément chiche, il est quelque peu avare.

De son amour de l'argent, j'ai eu à Varsovie une petite preuve. Un émissaire français d'une classe inférieure vint un matin donner à Talleyrand une information verbale. Le duc de Dalberg et moi nous nous trouvions chez le ministre. La personne annoncée était connue pour être d'une force extraordinaire. Après qu'il eut causé quelques minutes à l'écart avec le ministre, celui-ci dit au duc de Dalberg : « Avez-vous sur vous un napoléon d'or, prêtez-le moi, je vous ferai voir un spécimen de la force de cet homme ». Dalberg tira sa bourse de sa poche et tendit la pièce demandée à l'homme, qui la prit, la mit entre ses dents et la brisa en deux moitiés qu'il rendit au propriétaire. Celui-ci regarda l'homme avec étonnement, mais on pouvait en même temps lire dans ses yeux quelque souci sur l'état de sa pièce d'or.

Un autre homme, également remarquable sous plus d'un rapport, avait été aussi envoyé en mission diplomatique à Varsovie : le baron de Gagern¹, ministre du grand duché de Nassau. Cet homme, qui se proclamait dynaste aussi bien que n'importe quel prince régnant, était fier de sa naissance et de son rang. Il ne cherchait point à dissimuler ce sentiment ; mais sa fierté n'outrageait rien d'humain ici-bas. Il était dans son commerce avec autrui aussi simple et facile que possible, tout en gardant une certaine réserve, et jamais en lui ni un mot, ni un geste ne trahissaient une prétention que sa conviction intime aurait aisément rendu blessante. Le ton de sa conversation était agréable, sans la moindre affectation ; et il avait des connaissances peu communes chez un homme de sa classe. Je sais même avec certitude qu'il s'est distingué en Allemagne comme publiciste, sans rien pouvoir préciser sur ce point, puisque je n'ai lu aucun de ses écrits². Il avait avec lui un secrétaire nommé Fabritius³, jeune homme poli et d'apparence modeste, qui est actuellement chargé d'affaires à Paris de la cour de Nassau, en même temps que

1. Gagern (Hans-Christoph-Ernst, baron von), 25 janvier 1766-22 octobre 1852.

2. Gagern a en effet beaucoup écrit, surtout après qu'un décret de Napoléon, interdisant aux personnages nés sur la rive gauche du Rhin (il était né à Kleinmistesheim près de Worms) de revêtir des charges publiques ailleurs qu'en France, l'eût obligé de quitter le service de Nassau et de se retirer à Vienne. Nous rappellerons : *Die Resultate der Sittengeschichte*, 1802-1822, 6 vol. in-8 ; *Die Nationalgeschichte der Deutschen*, 1813-1826, 2 vol. in-8 ; *Mein Antheil an der Politik*, 1823-1833, 4 vol. in-8.

3. Fabricius et non Fabritius (K. Fr. H. von), resta chargé d'affaires à Paris jusqu'en 1838. Après avoir pris sa retraite, il demeura dans cette ville et y mourut le 19 juin 1844 à soixante-neuf ans. On lui attribua des mémoires sur l'histoire contemporaine de la France qui furent publiés en partie dans l'*Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg.

Talleyrand et son entourage (1806-1807).

conseiller de légation des Pays-Bas. Je ne comprends pas bien la compatibilité de ces deux fonctions, malgré les liens de famille entre les maisons de Nassau et d'Orange.

Le prince primat avait aussi envoyé un représentant à Varsovie. C'était le comte Beust¹, un pur cynique dans toute sa personne : sale dans ses vêtements, sale dans ses paroles et sale dans sa conduite. Le premier jour qu'il dîna chez le ministre, le duc de Dalberg attira mon attention sur lui. Le café, à la fin du repas, étant servi à table, on fit d'abord circuler le sucrier, et le comte Beust remplit sa tasse autant qu'il put, puis il manœuvra de ses dix doigts de manière à en faire passer les trois quarts dans ses mains et de là, à la dérobée, dans sa poche d'habit ; et tous les jours c'était le même jeu, car il était presque quotidiennement l'hôte du ministre. La justice et la vérité m'obligent à convenir cependant que, dans le cabinet du ministre, où il venait de temps à autre le matin, et buvait un verre d'eau sucrée, je ne l'ai jamais vu emporter d'autre sucre que celui qu'il avait absorbé avec son eau.

Le comte Beust aimait fort à faire montre de son talent d'écuyer-tranchant ; aussi s'asseyait-il volontiers à une place où il eût occasion de se distinguer de cette façon. Un jour il eut à découper des faisans rôtis. Il se tourna vers le syndic hambourgeois Doormann² en disant : « Les faisans sont sûrement assez communs à Hambourg et j'espère bien que si jamais je viens vous visiter dans votre ville, vous m'en régalez. — Monsieur le comte, répondit Doormann, on a dans ces derniers temps si maltraité ce malheureux Hambourg que, si vous y venez, nous n'aurons qu'un pain bis à vous offrir. — *Je me f...*, répondit grossièrement Beust, *de votre pain, de votre ville de Hambourg et de son syndic* ». Il mettait tant de violence à s'exprimer et à lancer cette phrase populacière qu'il en laissa choir sur le plancher une aile de faisan. « Il y a là un chien, dit Talleyrand, qui trouvera sous la table un bon morceau. — Soyez tranquille, répondit Beust, le chien ne l'aura pas, j'ai mis le pied dessus. » Voilà, je crois, une anecdote qui caractérise bien son homme.

Je ne puis résister cependant à l'envie de citer encore un trait caractéristique du personnage mort à Paris quelques années après. Il avait fait la connaissance et était devenu le familier d'un Anglais, mort aussi à Paris, mais tout récemment : lord Egerton, duc de Bridgewater³, et pos-

1. Beust (Carl, comte von), 4 mars 1743-1811. C'était le frère de Léopold von Beust, plus âgé que lui de trois ans et qui joua un rôle comme ministre des Finances du prince archichancelier de l'Empire. Bien que ministre du primat de l'Église d'Allemagne, les deux frères étaient luthériens. Carl mourut à Paris où il habitait rue Grange-Batelière, n° 4.

2. Doorman et non Doormann (Hermann), 26 août 1752-4 mars 1820, devint en 1791 syndic de Hambourg. Sa connaissance de la langue française le fit désigner plus d'une fois pour représenter la ville libre de Hambourg. Il assista notamment au Congrès de Rastadt.

3. Egerton (Francis Henry), huitième comte et non duc de Bridgewater, 11 novem-

E.-G. Ledos. Mémoires et Documents.

sesseur en Angleterre d'une assez grosse fortune. Cet homme dont le cerveau était un peu fêlé, comme le prouveront les anecdotes suivantes, avait devant Beust exprimé le souhait, ou laissé échapper une de ces idées lancées à la légère, de la possibilité d'acquérir pour de l'argent un titre de prince du Saint-Empire. Egerton qui, en pareil cas, ne regardait pas à la dépense, demanda les meilleurs moyens de mener l'affaire à terme. Beust s'offrit à servir d'intermédiaire, et en diverses fois il lui soutira trente-six mille francs pour couvrir les frais. Il se passa une année sans que les soi-disant négociations eussent abouti à aucun résultat. Enfin la patience d'Egerton se lassa, et l'on croit que Beust mourut de la frayeur ou des suites de la frayeur qui lui tourna le sang quand il s'aperçut que son client entendait lui demander des comptes sérieux¹. Il n'avait aucun avoir quand il vint à Paris ; ses appointements n'étaient que de 4 à 5 000 francs par an et il n'en laissa pas moins à sa mort une fortune de 700 000 francs. C'est un problème difficile à résoudre que de savoir comment en douze ans d'ambassade il avait pu épargner annuellement plus de 50 000 francs.

Voici les anecdotes annoncées sur lord Egerton. Au milieu d'une foule de chiens et autres animaux domestiques, il avait un singe auquel il tenait beaucoup. Un jour qu'un de ses amis vint le voir, il le trouva en train de fouetter le singe. « Mais qu'a donc fait ce malheureux animal ? demanda l'étranger. — Ce qu'il a fait, répondit Egerton : il a manqué au respect qu'il me doit. Quand je n'ai point de société, je lui fais l'honneur de l'inviter à ma table, dans un beau vêtement, comme vous pouvez voir, et aujourd'hui à table il a lâché un vent — *displosa sonat quantum vesica*. Aussi pendant huit jours dînera-t-il avec les domestiques. » Là-dessus il appela un serviteur et lui dit : « Dépouillez-le de son habit de ville et mettez-lui une livrée ».

On raconte encore sur lui l'anecdote suivante. Un de ses chevaux d'attelage en tombant avait brisé l'os de la cuisse d'un autre cheval. Il donna l'ordre aux valets d'écurie de pendre le coupable dans l'écurie, pour le punir et pour servir d'exemple aux autres. Cette sentence fut exécutée à la lettre. Un homme qui n'eût point été millionnaire comme Egerton, eût usé de son droit de grâce et changé la peine en travail à

bre 1756-11 décembre 1829. Ses excentricités ne l'empêchaient pas d'avoir une instruction assez étendue et on lui doit plusieurs ouvrages, dont quelques-uns font honneur à ses connaissances d'helléniste.

1. Quoi qu'il en soit de cette anecdote, Egerton arriva à ses fins et devint prince d'Empire. C'est du moins ce qu'affirme, sans préciser une date que je n'ai pas retrouvée par ailleurs, le *Gentleman's Magazine* dans l'article nécrologique qu'il lui consacre (t. XCIX, 1^{re} partie, 1829, p. 558) et ce que répète après lui l'article du *Dictionary of national biography*. La notice de l'*Allgemeine Enzyklopädie* de Erach et Gruber, l'une des plus complètes sur le personnage, ne fait aucune allusion à ce titre.

Talleyrand et son entourage (1806-1807).

vie, soit à un moulin, soit à un chariot à fumier. C'est, à mon avis, ce qu'exigeait je ne dis pas seulement la justice, mais le simple bon sens : un malfaiteur vivant peut servir à quelque chose au lieu que le cadavre exécuté n'en est propre à rien ; et je crois que c'est là un principe à appliquer partout, surtout dans le cas allégué, sauf peut-être dans les pays où l'on se nourrit de viande de cheval.

Si je dis deux mots encore de cet homme que je ne crois pas d'ailleurs avoir jamais vu, c'est que j'y ai un intérêt particulier. Il y a quelques années, il vendit à la municipalité parisienne l'hôtel qu'il habitait rue Saint-Honoré¹, mais sous condition qu'il n'y serait pas touché et que rien n'y serait changé, sa vie durant. Il n'est peut-être personne, au cours de mon existence, à qui j'ai souhaité plus longue vie : car le plan de la municipalité pour l'embellissement de la ville comporte le percement d'une nouvelle rue qui traversera l'hôtel Egerton pour déboucher dans la rue Dauphin où j'habite ; et la conséquence, c'est que la maison où j'ai établi depuis vingt-cinq ans mon domicile constant et inchangé, doit être abattue avec deux autres, l'une de chaque côté, qui d'ailleurs le sont déjà². Je me verrai donc dans la nécessité réellement douloureuse pour moi de déloger et de changer des habitudes invétérées, affaire de grande conséquence pour un homme de mon âge ; l'on ne s'étonnera donc pas que j'aie souhaité longue vie à ce personnage, sans le connaître aucunement.

Je reviens à Varsovie, dont ces fugues m'avaient quelque peu éloigné.

Le nouveau roi de Hollande, Louis Bonaparte³, avait envoyé deux députés⁴ à Varsovie, mais ils étaient allés à Berlin, attendant un passeport. Ces deux députés étaient MM. Bangemann Huyghens⁵ et Bourdeaux⁶. Le premier, m'ayant bien connu à Copenhague, où il avait été

1. Il portait dans la rue le n° 335. C'était l'ancien hôtel de Noailles, habité sous l'Empire par l'architrésorier Lebrun. Egerton l'acheta en 1814. A son retour de l'île d'Elbe, Napoléon prétendit l'en expulser. Egerton s'y barricada, y soutint un siège, entama des procès.

2. L'autorisation d'abattre l'hôtel pour percer la rue fut donnée le 20 septembre 1830 par Louis-Philippe. La rue nouvelle, d'abord désignée par le nom du souverain, prit dès 1832 le nom de rue d'Alger, qu'elle a conservé.

3. Bonaparte (Louis), 2 septembre 1778-25 juillet 1846. Créé roi de Hollande en 1806 par Napoléon, il abdiqua, comme on sait, en faveur de son fils, le 1^{er} juillet 1810.

4. En réalité, la députation envoyée par le roi Louis à son frère était composée de Bylandt Halt, qui ne trouvant plus l'Empereur à Berlin revint directement en Hollande, de Goldberg, conseiller d'État, de Van Styrum, membre de Leurs Hautes Puissances, et de Bangeman Huygens.

5. Bangeman Huygens (et non Bangemann Huyghens) (Christiaan Diederik Emerens Johan), 21 octobre 1772-29 mars 1857. Comme le dit Heiberg, il avait été chargé d'affaires de la République batave à Copenhague. Il remplit plusieurs missions diplomatiques et fut anobli le 19 juillet 1830.

6. Ce Bourdeaux, sur lequel je n'ai pas de détails précis, mais que l'on trouve chargé de diverses missions diplomatiques, est peut-être le même qui, secrétaire de

E.-G. Ledos. Mémoires et Documents.

chargé d'affaires de la République batave, m'écrivit de Berlin en me priant de procurer à lui et à son collègue les passeports nécessaires. J'en parlai au ministre qui ne fit aucunement difficulté de leur accorder ce qu'ils désiraient. Les passeports leur furent envoyés; ils vinrent, mais ils ne firent rien d'important, rien du moins dont j'aie eu connaissance. Il est vraisemblable que leur maître ne les avait envoyés à Varsovie que pour complimenter son frère Napoléon¹.

J'ai nommé tout à l'heure le syndic Doormann, l'envoyé de la république de Hambourg. En le choisissant pour de pareilles fonctions, l'on n'avait certes pas fait un mauvais choix; car il avait à un haut degré le zèle et la passion des intérêts de sa petite république. Ce qui lui nuisait, c'était son extérieur qui avait quelque chose du singe et ses façons parfois accommodées au même goût. Son collègue brémois, que j'ai déjà mentionné, le sénateur Gröning², avait assurément un zèle égal, mais il y joignait plus de bienséance et de dignité républicaines. En dépit de tout leur zèle et de toute leur chaleur, ils n'obtinrent à ma connaissance que bien peu de chose, et ce fut sans doute la cause qui produisit chez Doormann une amertume parfois débordante et dont j'ai ci-dessus donné un exemple.

Je dois enfin nommer un homme qui venait chez le ministre très souvent, presque tous les jours, c'était le comte polonais Batowski³, au beau visage doux et ouvert, de manières et de conversation fort agréables, bien que je le soupçonne de n'avoir eu que des connaissances superficielles, à en juger par les nombreux entretiens que j'eus avec lui et dans lesquels sa part se bornait exclusivement à poser des questions. Ses compatriotes l'appelaient en plaisantant la maîtresse de la duchesse de Courlande, parce que l'on assure qu'il a une grande part à la naissance de la fille mise au monde par cette haute dame et qui est connue aujourd'hui sous le nom de duchesse de Dino⁴. Cette jeune dame fut d'abord destinée comme fiancée à Louis Périgord⁵, l'aîné des neveux de Talleyrand, beau jeune homme, aux manières séduisantes, mais qui mourut malheureusement quand sa fiancée était encore trop jeune pour

légation à Berlin, y publia en 1790 une traduction française de *l'Almanach de la nature*, de Mme Unger.

1. On sait que l'Empereur les accueillit fort mal.

2. Gröning (Georg), 23 août 1745-1^{er} août 1825. Élu en 1781 membre du Conseil de Brême, il en fit partie pendant quarante années, et remplit plusieurs missions diplomatiques, notamment auprès de la cour de France.

3. Batowski (Aleksandr), 1750-1845. Il ne faut pas le confondre avec son homonyme et contemporain, l'historien polonais Aleksandr Batowski, 1799-1862.

4. Dorothée de Biron, princesse de Courlande, connue sous le nom de duchesse de Dino, morte le 19 septembre 1862. C'est d'elle qu'on a publié des souvenirs intéressants. Elle épousa Edmond de Périgord le 23 avril 1809.

5. Talleyrand-Périgord (Archambaud-Marie-Louis), 10 avril 1784-18 janvier 1808.

Talleyrand et son entourage (1806-1807).

se marier. Elle en a, depuis, épousé le frère cadet, Edmond Périgord¹, actuellement duc de Dino, homme aussi repoussant d'aspect et de manières que son frère était aimable et qui est en outre un tel prodigue qu'en un rien de temps il ruinerait tout un empire, s'il le possédait; et c'est la raison qui fait que le couple vit séparé. L'oncle et la femme ont une fois ou l'autre payé ses dettes, et l'on peut juger de l'ensemble par un seul article. Un sellier, qui avait sa pratique, devait lui livrer chaque matin une cravache d'un modèle différent qu'il pouvait reprendre le lendemain. Les frais de cette livraison montaient à quelque 300 francs par mois, quand ce n'était pas davantage. Le duc de Dino devait hériter de son oncle, mais celui-ci considérant ce qui adviendrait par là de sa fortune considérable, a sagement fait passer l'héritage au fils du duc de Dino², un tout jeune homme, récemment marié à une fille du duc de Montmorency³ et auquel le roi a donné le titre de duc de Valençay. C'est le nom d'une terre considérable du prince de Talleyrand, affermée pour une somme annuelle de plus de 400000 francs, sans y comprendre le château de Valençay, habité par le propriétaire quand les hautes fonctions dont il est investi lui permettent de s'éloigner de Paris.

Le comte Batowski est grand veneur du royaume de Pologne; mais il habite toujours Paris, quand sa présence au pays n'est pas rendue nécessaire, par exemple par les rares voyages qu'y fait l'empereur de Russie.

Le ministre ne faisait jamais plus d'un repas par jour, et ne prenait pas de déjeuner. Mais on servait tous les jours au personnel de la maison un fort bon déjeuner à trois ou quatre services. Quand il arrivait — ce qui n'était point rare — qu'il n'eût alors personne avec lui dans son cabinet, il venait à table et s'y asseyait pour tailler une bavette, comme on dit. Un jour l'écrivain et poète connu, Étienne⁴, aujourd'hui député⁵, avait déjeuné avec mes collègues et moi. Après le repas, Étienne et moi nous nous mîmes à la fenêtre et causâmes une demi-heure. Talleyrand me demanda si nous avions eu quelque discussion savante, à quoi je répondis qu'il m'avait raconté travailler à une comédie, dont il ne voulut point me dire le titre. Il me demanda ce que je pensais de son talent; je répondis que je ne croyais pas qu'il réussît fort dans la véritable comédie et qu'à mon sentiment le propre de son talent était pour le vaudeville et l'opéra-comique, et plus particulièrement pour la prose

1. Talleyrand (Alexandre-Edmond de), 1^{er} août 1787-16 mai 1872. C'est le 2 décembre 1817 qu'il fut créé duc de Dino.

2. Talleyrand-Périgord (Napoléon-Louis de), 12 mars 1811-21 mars 1898.

3. Montmorency-Fosseux (Anne-Louise-Charlotte-Alix de), fille du pair de France, mariée au duc de Valençay le 26 janvier 1829. Elle mourut le 13 septembre 1858.

4. Étienne (Charles-Guillaume), 6 janvier 1778-13 mars 1845.

5. Député de la Meuse sous la Restauration et la monarchie de Juillet. Il fut élevé à la pairie en 1839.

E.-G. Ledos. Mémoires et Documents.

qu'il écrit avec beaucoup d'élégance et de correction. Il me questionna sur les raisons de mon opinion, et je lui répondis qu'elle se fondait sur la conversation que nous avions eue à la fenêtre de la salle à manger et que je résumai de la façon suivante.

A ma demande s'il avait trouvé une bonne intrigue et un bon dénouement, il me répondit qu'il n'en était point encore là et qu'il n'avait à point que les deux premiers actes. « Vous avez tort, lui dis-je; quand un poète a choisi et ordonné en gros son sujet, la première chose à mon avis dont il se doit préoccuper, c'est l'intrigue et le dénouement, pour ne se point trouver embarrassé à la fin et obligé ou de bouleverser tout son travail ou de l'achever d'une manière qui ôte à la pièce le meilleur de sa valeur. » Étienne parut trouver cette remarque fondée, mais il me dit qu'il avait mis tout son soin à travailler et à polir les vers des deux actes terminés. « Ici encore, lui dis-je, vous avez tort, à mon avis; car il peut fort bien arriver qu'au cours des trois derniers actes, vous trouviez une bonne, une excellente idée qui vous oblige de modifier le début soit complètement soit en grande partie, et voilà votre peine perdue. Je crois que vous feriez mieux de mettre votre pièce à terme quant au plan et à la marche générale, sans vous préoccuper des vers, auxquels vous pourrez vous appliquer sérieusement, une fois que vous serez pleinement satisfait de votre drame, sous tous les rapports. »

Étienne ne m'avait point répondu à cette remarque; le ministre ne m'exprima pas son opinion à ce sujet et ne m'en parla plus jusqu'au moment, peu après notre retour à Paris, où *les Deux gendres*, d'Étienne, furent joués avec beaucoup de succès. Le ministre alors me demanda un jour : « Que dites-vous maintenant d'Étienne et de son talent? » Je répondis que je persistais dans mon jugement sur lui et que je demeurais convaincu, comme devant, que la comédie véritable n'était pas son domaine propre. Comme depuis lors il n'a plus écrit de comédies¹, il semble avoir reconnu tacitement la justesse de mon appréciation.

Peu après, un de ses rivaux découvrit à la Bibliothèque royale le manuscrit d'une vieille comédie intitulée *Conaxa*, dont l'auteur était un jésuite. Il la fit imprimer et le public vit clairement que la pièce d'Étienne était un pur plagiat, qu'il n'avait fait que prendre du manuscrit les caractères, le plan, la marche, la répartition des scènes et même une foule de vers isolés, notamment une tirade de vingt et quelques lignes, où il n'avait point changé une syllabe, bien que l'on dût avouer

1. Cela n'est pas exact. Étienne écrivit et fit jouer, depuis *les Deux gendres*, d'autres comédies : *L'Intrigante ou l'École des familles*, en 1813, pièce qui fit assez grand bruit et fut interdite par la censure; *Racine et Louvois*, en 1815; *les Plaideurs sans procès*, en 1821, etc. Sur *les Deux gendres* et *Conaxa*, on peut voir Lanzac de Laborie, *Paris sous Napoléon I^{er}*, t. VII (Paris, Plon, 1911, in-8), p. 241 et suiv.

Talleyrand et son entourage (1806-1807).

d'ailleurs, que dans toute la pièce, d'un bout à l'autre, il avait fort amélioré la versification.

Ce que Talleyrand par la suite a pensé d'Étienne comme poète dramatique, je l'ignore; mais cette anecdote ne blesse son honneur d'écrivain que sous un seul point de vue, car on ne saurait nier par ailleurs qu'il est un des poètes et écrivains distingués de la France.

Ce fut cependant ce plagiat qui lui ouvrit peu après les portes de l'Institut¹. L'un de ses nouveaux collègues demandant à un autre des membres ce qu'avait fait Étienne pour mériter un tel honneur, l'autre lui répondit par un calembour purement français : *C'est qu'on n'a que ça* (Conaxa). Après la Restauration, il fut, avec plusieurs autres, éliminé de l'Institut d'une manière arbitraire et par une décision du pouvoir; il y a été récemment réintégré et ce n'était que justice. Mais le vénérable Grégoire n'y a pas été appelé de nouveau et ne le sera peut-être jamais, bien que la justice le demande plus encore et plus fortement.

En 1801, Étienne vint un jour me trouver, pour me demander quelques éclaircissements sur une pièce d'Holberg qu'il avait l'intention de faire jouer, avec quelques changements, sur un des petits théâtres parisiens. Il travaillait alors pour un petit théâtre, dit le *Théâtre des Troubadours*², qui depuis longtemps a cessé d'exister et qui, à ce qu'on m'a dit, ne payait que de misérables droits d'auteur; les vêtements d'Étienne, usés jusqu'à la lime et avec un trou au coude, semblaient en porter témoignage. Sa femme, disait-on, gagnait quelque argent à blanchir le linge fin de dames de la ville. Il n'y a là rien de déshonorant pour lui, car il sut vite par son incontestable talent se tirer de cette condition pénible. Quand Bonaparte, deux ans après, fit construire à Boulogne les fameux bateaux plats sur lesquels il comptait pour opérer un débarquement en Angleterre, Étienne en prit occasion d'écrire une petite pièce³, avec laquelle il vint à Boulogne et qu'il présenta au secrétaire d'État Maret, à présent duc de Bassano, qui la fit jouer au théâtre de Boulogne. La pièce, pleine d'allusions ingénieuses, plut fort à Bonaparte qui recommanda à Maret de prendre Étienne à son ministère et d'assurer son sort. De ce jour, la fortune d'Étienne fut faite et Maret a très fidèlement obéi à l'ordre reçu, car c'est bien à lui et à Bonaparte qu'Étienne est redevable de sa condition actuelle assez

1. C'est en 1811 qu'Étienne entra à l'Institut. Il ne fut pas compris dans l'ordonnance de 1816 qui réorganisait ce corps savant, où il ne reentra, par une nouvelle élection, qu'en 1829.

2. Le théâtre des Troubadours, installé salle Molière, puis salle Louvois, ne vécut que de 1799 à 1801.

3. Ce n'est pas à Boulogne, mais à Bruges qu'Étienne improvisa cette pièce : *Une journée au camp de Bruges*, à la demande de Davout, qui commandait les troupes rassemblées à Bruges et qui avait appris par les journaux le succès de la dernière pièce d'Étienne : *Une heure de mariage*.

E.-G. Ledos. Mémoires et Documents.

brillante. Il est propriétaire de terres qui ne sont point de petite importance et le montant de ses impôts et contributions est assez considérable pour en faire un éligible. Aussi est-il depuis quelques années membre de la Chambre des députés¹ et représentant du département où sont situés ses biens; et l'on ne peut nier qu'il remplisse ce poste avec honneur. Il est aussi l'un des copropriétaires principaux du journal *le Constitutionnel*² qui, tout en étant pour sa valeur intime fort au-dessous du journal *le Courrier*³, a cependant le double d'abonnés.

Étienne passe pour un des députés libéraux, et c'est la vérité; mais son libéralisme surprend tous ceux qui le connaissent, car sous Napoléon il était censeur des livres et pour accepter de semblables fonctions, — je ne parle pas de la censure théâtrale, — il faut être en voie de mourir de faim et n'avoir pas d'autre ressource, être assez indifférent sur le point d'honneur ou pouvoir dire, comme l'empereur romain : *bonus lucri odor e re qualibet*⁴. Un censeur de livres est, à mon jugement, sur le même rang que le bourreau. Le meurtre que l'un commet physiquement, l'autre le commet intellectuellement.

Depuis 1807, nous nous perdîmes à peu près de vue et nous ne nous sommes guère parlé depuis lors plus de trois ou quatre fois. Un jour, en 1820, il me rencontra dans la rue, m'arrêta et me dit de lui fixer un jour où je voudrais venir dîner chez lui. Je cherchai à m'excuser, mais, devant son insistance, je le priai de désigner lui-même le jour qui lui serait le plus commode, parce que pour moi tous les jours étaient indifférents. « Eh ! bien, à jeudi », me dit-il. Je promis de venir et il partit après m'avoir indiqué son logement et l'heure du dîner. Je vins, mais comme jamais auparavant je n'étais venu chez lui, je sonnai à la première porte que je vis. C'était la porte de la cuisine; il y avait sur le feu quantité de casseroles et d'autres préparatifs du dîner. Je demandai M. Étienne et l'on me répondit qu'il ne dînait pas à la maison, étant invité en ville. « Fort bien, répondis-je, puisqu'il a accepté une invitation, bien qu'il sache m'avoir lui-même invité, et qu'il est la seule personne de sa famille que je connaisse, je lui fais cadeau de son dîner. » Là-dessus je m'en allai et bien que, depuis, nous nous soyons rencontrés quelquefois, il ne m'a jamais présenté ni la moindre excuse, ni la moindre explication de sa conduite blessante; peut-être a-t-il lui-même depuis longtemps oublié son impolitesse.

1. Étienne fut député de 1820 à 1824 et de 1827 à 1839.

2. Le *Constitutionnel*, fondé en 1815; reconstitué sous le même titre en 1819 après avoir pris un moment celui de *Journal du commerce*, avait entre autres rédacteurs connus, outre Étienne, Jay, Thiers, Thiessé, Cauchois-Lemaire, Tissot.

3. Le *Courrier*, puis *Courrier français*, fondé en 1819, était rédigé par Royer-Collard, de Barante, Guizot, Keratry, Beugnot, Benjamin Constant, Pagès, Salvandy, Jouy, etc.

4. Parole attribuée comme on sait à Vespasien, à propos d'un impôt sur les lieux d'aisance et c'est ce qui a fait donner le nom de vespasienne aux urinoirs.

Talleyrand et son entourage (1806-1807).

Je ne crois pas avoir à m'excuser auprès du lecteur de cette digression qui m'a mené assez loin de Varsovie ; car je n'ai promis autre chose que des souvenirs de ma vie et de ma conduite et par suite l'on me pardonnera d'accorder parfois à un fait plus d'importance qu'il n'en semble mériter. D'ailleurs Étienne est un personnage connu dans toute l'Europe comme poète, comme écrivain et, depuis, comme député, et je pense que les traits plus ignorés du caractère et de la vie de cet homme ne sauraient être malvenus auprès de mes lecteurs. Je reviens à la capitale du royaume de Pologne.

J'ai déjà parlé des réunions qui se tenaient chez le prince héritier de Bavière. Outre sa demeure, il y en avait encore deux autres où se donnaient de temps à autre des soirées. L'une était celle de la princesse Titschiewich¹, sœur du prince Poniatowski², qui était absent et aux armées. Je n'y vins qu'une fois pour une représentation d'une pièce française, jouée par des amateurs, parmi lesquels il y avait quelques-uns de mes collègues, et par le colonel Bory de Saint-Vincent³, connu comme savant et actuellement en voyage en Orient. L'exécution de cette pièce occupa tant le pauvre Saint-Vincent, qu'il en oublia la date d'expiration de son congé, ce qu'il paya de quelques jours d'arrêt lors de son retour à l'armée. De cette représentation dramatique, je n'ai d'ailleurs rien à dire, pas plus que du théâtre public polonais que je ne visitai guère qu'une fois ou deux, ne sachant pas la langue. J'y vis un acteur et une actrice dont j'ai oublié le nom, mais qui, autant que j'en pus juger, méritaient bien l'admiration que leur donnaient les habitants de la ville.

L'autre demeure était celle du comte Malachowski⁴, un des premiers magnats de Pologne, beau-père du comte Krasinski⁵, général et pendant plusieurs années aide-de-camp de Napoléon. Il s'y tenait des réunions presque hebdomadaires, et j'y vis une fois ou deux Murat, qui n'avait encore que le titre de grand amiral. Il se distinguait par son costume fantaisiste qu'il s'était lui-même choisi et qui rappelait le vieux costume polonais ou quelque autre connu. A cause de cela, les soldats l'appelaient l'amiral Franconi⁶, parce que l'écuyer de ce nom et son personnel, à son

1. La sœur de Poniatowski, Konstantia Poniatowska, née le 3 mars 1759, avait épousé en 1775 le prince Ludwik Tyszkiewicz, qui mourut en 1808, et qui fut grand maréchal de Lithuanie.

2. Poniatowski (Stanyslaw), 23 novembre 1754-13 février 1833.

3. Bory de Saint-Vincent (colonel Jean-Baptiste), 6 juillet 1778-26 décembre 1846. C'était un des rédacteurs du *Courrier français*. Ses contributions à l'histoire naturelle sont surtout importantes : il collabora notamment à l'*Expédition scientifique de Morée* et au *Voyage autour du monde* de Duperrey.

4. Malachowski (Jan Nepomuk), sénateur et chancelier de la couronne, mort le 18 février 1822.

5. Krasinski (Wincenty), général de cavalerie et aide-de-camp de l'Empereur, 30 janvier 1783-24 novembre 1858. Il fut général en chef de tous les Polonais servant dans les armées françaises.

6. Franconi (Antonio), 1738-6 décembre 1836, Italien de naissance, obligé de fuir

E.-G. Ledos. Mémoires et Documents.

cirque parisien, avaient un costume analogue. Il portait encore le même costume, quelques années plus tard, à la bataille de Leipzig. Ses aides de camp le supplièrent de le quitter, remarquant que l'ennemi le reconnaissait et dirigeait ses coups contre lui; mais il répondit en jurant à la française : « Je veux que l'ennemi sache que me voilà ». Cette parole, quelque peu gasconne, est du moins la preuve de son inébranlable courage guerrier. Pendant le Consulat, Murat, par ses instances auprès de Bonaparte, avait sauvé la vie du marquis de Rivière ¹, mort récemment, et qui, enveloppé dans la conspiration de Georges et de Pichegru contre le premier Consul, avait été condamné à mort. Après le retour des Bourbons et la Restauration, Murat, fugitif, obligé de quitter le royaume de Naples, errait déguisé dans le midi de la France, sans savoir où se cacher. Le marquis de Rivière, alors chargé d'un commandement dans cette partie du territoire, vint à le savoir et mit à prix la tête de son libérateur. Murat put échapper au piège, mais ce ne fut que pour aller finir sa vie, peu après, à la malheureuse catastrophe de Pizzo. Le marquis de Rivière devint par suite gouverneur du duc de Bordeaux. Je ne sais s'il a donné à ce jeune prince quelques bonnes leçons sur la reconnaissance que l'on doit à ses bienfaiteurs.

A l'une de ces réunions chez le comte Malachowski, j'eus occasion de constater la vérité du mot d'Horace, quand il dit :

*Omnibus hoc vitium est cantoribus, inter amicos
Ut nunquam inducant animum cantare rogati* ².

Il se trouvait là ce soir le fameux compositeur Paer ³, qui sur son clavecin, sans être un virtuose, était un vrai maître, grâce à la toute-puissance, oserais-je dire, avec laquelle il touchait de son instrument et qui, sans posséder une voix particulièrement belle, se distinguait, quand il chantait à son clavecin, d'une manière aussi agréable que le meilleur chanteur. On le pria de jouer, mais il s'excusa. On renouvela l'invitation, d'un seul cri, mais il s'excusa de nouveau, sans apporter aucune explication de son refus. Murat, dont on pensait que la prière aurait quelque poids, sollicita, pria, se mit presque à genoux, mais en vain; et l'on dut

en France à vingt ans, s'y fit connaître dès avant la Révolution par son cirque. Quand il devint aveugle, ses deux fils prirent sa succession et s'installèrent en 1809 rue de Montholon.

1. Rivière de Riffardeau (Charles-François, marquis de), 17 décembre 1763-21 avril 1828. Pair en 1815, nommé duc le 30 mai 1825, c'est l'année suivante qu'il fut appelé auprès du duc de Bordeaux. L'anecdote relative à ses relations avec Murat, bien souvent citée, a été contestée.

2. Horace, *Sat.*, l. I, III, v. 1-2.

3. Paer (Ferdinando), 1^{er} juin 1771-3 mars 1839. Après ce séjour à Varsovie, où il était venu avec sa femme, chanteuse célèbre, sur l'invitation de Napoléon, il fut nommé maître de chapelle de l'Empereur (1807) et prit en 1812 la direction de l'Opéra italien à Paris.

Talleyrand et son entourage (1806-1807).

renoncer à poursuivre des tentatives inutiles. On le laissa s'asseoir et s'en aller, sans que personne dans la société fit plus attention à lui.

Quand la guerre éclata avec la Russie, le consul français à Saint-Pétersbourg, M. Lesseps ¹, reçut ordre de quitter la Russie et il vint à Varsovie. C'est un brave et honnête homme, plein de droiture, qui n'a que des connaissances fort générales, mais qui est largement doué de la qualité que les Français appellent *niaiserie*. Il en donna un exemple le premier jour que je le vis. Il avait servi de secrétaire au fameux La Peyrouse, lors de son malheureux voyage autour du monde et c'était le seul homme demeuré en vie ayant été débarqué au Kamschatka pour porter des dépêches à la cour de Versailles. Il a publié une description ou plutôt un journal de ce voyage, où tous les faits sont de lui, mais où le style appartient à son beau-frère Magniot ². La première fois qu'il vint à Varsovie chez le ministre, celui-ci le présenta aux hôtes assemblés, parla de son voyage et laissa tomber un mot sur le journal. Flatté de cette présentation, Lesseps dit : « Votre Excellence a peut-être avec elle un exemplaire de mon voyage? — Comment, répondit Talleyrand, croyez-vous que je porte en voyage toute une bibliothèque avec moi? — Ah! je suis très heureux, reprit Lesseps, à la Oehlenschläger, d'en avoir un exemplaire que j'aurai l'honneur d'offrir à Votre Excellence ». Le lendemain, le livre vint; il resta, sans être ouvert, sur la table du ministre jusqu'à son départ pour Tilsit, et il laissa derrière lui, entre autres objets sans valeur, ce livre que je jugeai de bonne prise, mais que je restituai depuis à l'auteur sur ses instantes prières, parce que, disait-il, dans son retour en France à travers l'Allemagne, il trouverait peut-être occasion d'en faire hommage à quelque haut seigneur.

Quand M. Lesseps avait reçu ordre de quitter Saint-Pétersbourg et la Russie, sa femme était dans un état de grossesse avancée. Cette circonstance le mettait, on le conçoit, dans un embarras extrême; mais l'empereur Alexandre eut la générosité de lui faire savoir qu'il pouvait partir sans la moindre inquiétude et laisser sa femme et son enfant derrière lui et que lui, l'empereur, les prendrait sous sa haute protection, promettant

1. Lesseps (Jean-Baptiste-Barthélemy de), 27 janvier 1766-5 avril 1834. Avant d'accompagner Lapeyrouse il avait été en qualité de vice-consul à Saint-Pétersbourg, où son père était consul général. Il occupa plus tard ce poste. Les fonctions qu'il accepta après la prise de Moscou et auxquelles Heiberg fait allusion, le rendirent naturellement *persona ingrata* auprès du tsar; il ne put reprendre en Russie ses fonctions de consul général, et c'est pour le dédommager qu'on l'envoya comme consul général à Lisbonne : nommé le 12 septembre 1814, ce n'est qu'en 1815 qu'il prit possession de son poste. Le congé qu'il obtint après l'usurpation de Don Miguel (1823) ne fut que temporaire. Il retourna plus tard à Lisbonne. L'illustre Ferdinand de Lesseps était son neveu.

2. Magnytot (Louis-Maurice de), qui fut préfet de Saint-Lô, puis, sous le Directoire, préfet colonial de Saint-Domingue, épousa en 1788 Louise-Françoise-Elisabeth de Lesseps, 1769-23 octobre 1840.

E.-G. Ledos. Mémoires et Documents.

qu'ils ne manqueraient de rien; et cette promesse impériale fut scrupuleusement exécutée. Il est d'autant plus regrettable que, dans la dernière guerre de Russie, M. Lesseps ait pu se décider, pour le compte du gouvernement français et pour le profit de Bonaparte, à lever des contributions de guerre en Russie et à payer ainsi la bienveillance que quelques années auparavant lui avait témoignée l'empereur russe.

M. Lesseps a été depuis consul général de France à Lisbonne; et quand l'usurpation de Don Miguel amena l'ambassadeur de France à quitter cette résidence, il demeura *chargé d'affaires par intérim*; mais peu après arriva l'ambassadeur français dans l'Amérique du Nord, le baron Durand de Mareuil, qui avait ordre de rester à Lisbonne, d'ailleurs sans caractère officiel; Lesseps cessa d'être *chargé d'affaires* et redevint comme devant consul général. Il prit fort injustement la chose pour une dégradation, demanda son congé et revint à Paris où il vit d'une pension, d'ailleurs bien méritée par ses longs et loyaux services.

Pendant notre séjour à Varsovie, il y arriva le général français Gardanne¹, nommé par l'empereur Napoléon ambassadeur en Perse et qui devait trouver à Varsovie ses deux secrétaires d'ambassade, M. Outrey, ci-dessus nommé, et M. Lajard, ex-secrétaire de légation à Berlin, également déjà nommé et proche parent du fameux Chaptal². La chambre de Lajard n'était séparée que par une simple cloison de celle que j'occupais. La nuit qui précéda son départ, faisant ses paquets, il avait mis sa malle sur une table accotée à une partie de la cloison contre laquelle se trouvait la tête de mon lit. Ses empaquetages faisaient un bruit à m'empêcher de dormir; ce qui me fit lui crier à haute voix le vers bien connu d'Horace :

*Persicos odî, puer, apparatus*³.

Il se mit à rire, retira la malle et la mit contre la muraille de l'autre côté de la pièce, pour me laisser reposer et dormir. M. Lajard est maintenant receveur général à Saint-Denis. Il n'y a pas longtemps, j'ai rencontré dans la rue M. Outrey; il m'a raconté qu'il avait eu récemment une mission en Morée et qu'il ne faisait qu'en rentrer, mais il n'attendait pour les Grecs que peu de bien de cette expédition.

Comme il ne se passe guère d'événement en France qui ne prête matière à un calembour, il en fut ainsi pour l'ambassadeur français en Perse, ci-dessus nommé; il faut à peine modifier la prononciation de son nom pour

1. Gardanne (comte Gaspard-André de), 6 juillet 1760-23 février 1818. Il avait été gouverneur des pages de Napoléon. Sa mission en Perse réussit brillamment. Il devint comte de l'Empire le 28 août 1809.

2. Chaptal (Jean-Antoine-Glaude), comte de Chanteloup, 4 juin 1756-30 juillet 1832, l'illustre chimiste et ministre de l'Intérieur. Le père de Lajard était son beau-frère.

3. Horace, *Carminum lib.*, I, 38, 1.

Talleyrand et son entourage (1806-1807).

en faire garde d'ânes. Aussi demandait-on à ses secrétaires, au temps de son arrivée : *Quand arrive votre gardien?* Ils furent assez sages pour prendre cette question comme une bonne plaisanterie.

J'ai dit plus haut que c'était un des principes de Talleyrand que ce n'est pas l'affaire d'un ministre de travailler en son particulier, et je crois qu'il a raison, surtout quand il s'agit d'un ministre aussi habile que lui à choisir pour collaborateurs des hommes de talent, à parcourir leur travail d'un regard avisé et à leur montrer les fautes possibles à corriger. Parmi ses collaborateurs se trouvait M. Labesnardière, ci-dessus nommé, le premier confident du ministre et certainement fort digne de cette distinction. En dépit des talents vraiment rares de cet homme, il ne faudrait pas se figurer que Talleyrand souscrivit en aveugle toutes les dépêches rédigées par lui. Il les parcourait et y faisait ses annotations, qui étaient insérées dans la mise au net. Mais avec la conscience de ses propres talents, avec la pleine conviction que l'Europe entière connaissait et appréciait ses hautes et remarquables capacités, il pouvait se permettre de légers écarts des règles sévères de l'amour-propre, tandis qu'un homme de talents secondaires s'en serait cru déshonoré pour la vie. A quoi tend cette remarque, l'anecdote suivante le montrera.

Un soir, ne le croyant pas encore rentré, je vins dans son cabinet, où je le trouvai assis à son bureau, Labesnardière à son côté et lui dictant une lettre. Je ne l'eus pas plutôt remarqué que je me retirai et voulus m'en aller; mais le ministre, qui s'était retourné pour voir qui était là, me dit : « Restez, asseyez-vous, prenez un livre pour lire; je serai bientôt prêt ». Labesnardière continua de dicter et lui d'écrire, plaisantant par moments avec le rédacteur sur la diffusion de la lettre qui l'agaçait. Le fait est qu'il lui fallait envoyer tous les deux ou trois jours à l'Empereur, au quartier général, un rapport sur tout ce qui s'était passé et l'étiquette voulait que ce rapport fût écrit tout entier de sa main. Je doute qu'à sa place il se fût trouvé un seul ministre capable, dans de semblables circonstances, de ne pas s'enfermer à triple tour.

Une autre fois, il faisait chercher l'un de ses secrétaires de la main; il n'y en avait point de présent, et comme j'étais là, je m'approchai et lui demandai si ce n'était pas une chose que je pusse exécuter. « Si fait, me répondit-il, prenez une feuille de papier dorée sur tranche, asseyez-vous et écrivez une lettre à l'impératrice Joséphine. » Je m'assis et attendis quelques minutes, pendant qu'il était à son bureau, à fouiller dans quelques papiers. Enfin il vint à moi et me demanda si la lettre était faite. Je répondis en riant que j'ignorais quel en devait être le contenu. « Vous êtes bien simple, me dit-il. Ne savez-vous pas qu'en écrivant à une dame, il faut lui parler de sa beauté, du charme de sa personne, de son intelligence, de son esprit, etc. ? Quand cela est fait, la lettre est prête.

E.-G. Ledos. Mémoires et Documents.

Le reste n'a point d'importance et s'ajoute en post-scriptum. Je vais vous dicter. » Il s'assit et me dicta la lettre.

Une autre fois — plus tard, à Paris, — je vins un matin chez lui, dans son hôtel, avec quelques papiers. « Vous tombez bien, me dit-il; je suis seul et j'ai une lettre à écrire au cardinal Consalvi ¹. » Nous nous assîmes et il me dicta la lettre. Quand ce fut fini et qu'il me fallût écrire l'adresse, je lui dis que je ne savais pas au juste le nom du cardinal, les uns l'appelant Gonsalvi et les autres Consalvi. Il me répondit en riant par un *bon mot* qui s'appliquait à la première syllabe du nom : « Le dernier nom, me dit-il, n'est pas seulement le plus aimable, mais le plus juste ». C'est ce *bon mot* qui m'apprit enfin le vrai nom du cardinal, que d'ailleurs j'aurais pu trouver dans l'almanach si je l'y avais cherché.

Voilà les deux seules lettres, autant qu'il m'en souviennent, que j'aie eu l'honneur d'écrire sous sa dictée; mais les anecdotes ci-dessus font que je m'en souviens toujours avec plaisir.

On finit par se lasser de se tuer et les négociations de paix s'ouvrirent à Tilsit. Le ministre reçut l'ordre de s'y rendre, mais, comme on lui fit savoir en même temps que le local était extraordinairement limité, il ne put emmener avec lui que le personnel strictement nécessaire et il choisit M. Labesnardière, deux de ses secrétaires de la main, son cuisinier et quelques domestiques. Nous autres restâmes à Varsovie, avec le sous-cuisinier qui s'occupa de nos deux repas, en sorte que sous ce rapport nous n'eûmes rien à regretter, si ce n'est nos compagnons ordinaires de table. La ville se vit aussi abandonnée des étrangers de distinction, qui peu à peu et l'un après l'autre rentrèrent chez eux, en sorte que la localité fut assez déserte et aurait été fort ennuyeuse, si la belle saison n'était pas arrivée. Le printemps était dans toute sa beauté et s'approchait pas à pas de l'été. Nous employâmes, mes collègues et moi, notre liberté pour faire un peu plus connaissance avec les environs, ce que nous pouvions d'autant mieux faire, qu'un ou deux courriers seulement nous apportèrent de l'ouvrage de Tilsit.

Non loin de Varsovie, se trouve un monastère appelé Bielany ², dans un bois, où les habitants vont en pèlerinage au début du printemps, comme les Parisiens dans la semaine sainte vont en pèlerinage au bois

1. Consalvi (Ercole, cardinal), le fameux secrétaire d'État de Pie VII, 8 juin 1757-26 janvier 1824.

2. Bielany, ainsi nommé d'un couvent de Camaldules situé dans une belle forêt, le long de la Vistule, au nord de Varsovie, devint sous Auguste II, à l'imitation de Longchamp, une promenade favorite des Varsoviens, sous couleur de pèlerinage. Au lieu que chez nous le pèlerinage se faisait dans les derniers jours de la semaine sainte, à Bielany il avait lieu dans la semaine de la Pentecôte, souvent le deuxième jour. Bielany, comme le bois de Boulogne, est demeuré à la mode. On peut voir notamment sur le lieu et le pèlerinage : *La Pologne*, de Chodzko, au t. III (Paris, bureau central, 1839-1842, gr. in-8), p. 151 et suiv. Il y a près de Cracovie un autre Bielany, dont celui de Varsovie n'était qu'une copie.

Talleyrand et son entourage (1806-1807).

de Boulogne ¹. Dans les deux endroits, on va en voiture, on fait un tour et l'on revient en voiture; et c'est en cela que consiste tout ce plaisir insipide. Je fis cette folie comme je l'avais fait une seule fois à Paris; car à mon goût ce n'est rien de plus.

Enfin la paix fut signée à Tilsit et nous reçûmes l'ordre de retourner à Paris. Le plaisir que nous en éprouvâmes, après neuf mois d'absence, je n'ai pas besoin de le dire. Le ministre avait laissé à Varsovie un lourd carrosse à quatre places, qu'il fallait ramener avec une grande partie des papiers et autres objets qu'on y pourrait faire entrer. Comme il y restait encore de la place pour deux personnes, je la réservai pour moi et pour un jeune homme du nom de Saint-Mars ², qui avait été attaché à l'ambassade de Saint-Pétersbourg. Dans cette voiture à six chevaux, ayant sur le siège un domestique qui portait la livrée du ministre, je faisais figure de général et à presque tous les relais on m'honorait de ce titre.

Cette circonstance donna lieu à une anecdote plaisante. A l'entrée d'Eisenach, un contrôleur arriva, un registre et un crayon en mains, s'approcha de la portière, et demanda : « Votre nom, Monsieur le général ? » Comme je ne voyais pas à la porte de poste militaire, et que la ville n'avait vraisemblablement pas de garnison, cette question me parut une ridicule curiosité de — je ne sais qui — et je répondis : « Mon nom est Derrière », nom que je dus lui épeler parce qu'il ne parvenait pas à l'écrire correctement. Il me demanda ensuite quel était le jeune homme assis à mon côté dans la voiture; à quoi je répondis que c'était mon adjudant; mais il ne s'informa pas de son nom. Le contrôleur leva son chapeau, salua et s'en fut. Qu'ont pensé ses supérieurs quand il fit son rapport, je ne le sais. Au cas où le contrôleur eût compris le français et

1. Sur le bois de Boulogne à cette époque « fameux par les parties de plaisir et les promenades fréquentes qu'y font les Parisiens dans la belle saison » (*Nouveau Parisium*, Paris, Marchand, 1810, in-12, p. 252), le *Conducteur de l'étranger à Paris* (Paris, Moronval, 1811, in-12), p. 155, nous dit : « Le matin, les jeunes gens et les dames s'y promènent à cheval, le soir dans des voitures élégantes... Pendant les derniers jours du Carême, le bois est encore plus fréquenté; on y allait autrefois pour entendre les ténèbres à Longchamps ». Prudhomme, de son côté, dans son *Miroir historique... de l'ancien et du nouveau Paris*, 3^e éd., t. VI (Paris, Prudhomme fils, 1809, in-12), nous affirme : « C'est une promenade charmante où tous les habitants de Paris vont fêter le retour du printemps. C'est là que se fait cette fameuse promenade de Longchamp qui a lieu tous les ans pendant les trois derniers jours de la semaine sainte. Dans l'origine on y était attiré par la réunion des actrices de l'Opéra qui s'étaient consacrées à Dieu en ces jours » (p. 360). « Cette partie, ajoute-t-il (p. 367), se fait librement et avec beaucoup d'ordre; les voitures se suivent à la file jusqu'au rendez-vous et s'en reviennent tranquillement former une autre file pour retourner à Paris. »

2. Saint-Mars (Cyprien-Philibert Michault de), 21 juin 1784-1864. Il fut plus tard, sous la Restauration, secrétaire de l'ambassade auprès de la cour portugaise, puis secrétaire de légation à Munich, et premier secrétaire de l'ambassade en Autriche de 1819 à 1825. La Restauration le fit officier de la Légion d'honneur le 30 mai 1820 et le nomma baron à titre personnel le 28 janvier 1826.

E.-G. Ledos. Mémoires et Documents.

eût voulu me chercher chicane sur le nom, j'aurais pu lui répondre qu'il était à moitié l'auteur du mensonge, puisque c'est lui qui m'avait donné le titre de général et qu'à ce titre j'avais pu lui dire avec vérité que j'étais l'un des généraux demeurés toujours « derrière » l'armée et jamais à sa tête. Si pour me mieux chicaner il avait donné au nom un sens plus grossier, j'aurais pu en cas de besoin me justifier par l'haleine très mal odorante de mon compagnon de voyage. Il avait l'estomac en fort mauvais état et son haleine était en conséquence désagréable au point que je devais me détourner chaque fois qu'il me parlait ; et la nuit, à diverses reprises, j'aurais été malade de ces exhalaisons fétides, si je n'avais pris soin de temps à autre d'ouvrir la portière pour purifier l'air.

Après avoir voyagé sans arrêt et sans autre repos que celui que nous pouvions prendre dans le carrosse, nous arrivâmes enfin après douze jours et treize nuits à Paris, où je repris le jour mes vieilles occupations et m'amusai le soir à visiter mes amis ou à satisfaire quelque'une de mes vieilles habitudes si longtemps laissées de côté ; et je n'ai guère besoin de dire quel agrément j'y trouvai. Car c'est une des qualités qui me sont communes avec le reste des hommes.

Fin.